

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 91

Artikel: Le tsar charpentier : nouvelle
Autor: Launay, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249037>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

protection. En même temps s'opère une profonde révolution dans le langage. Avec des sentiments nouveaux, devaient naturellement apparaître de nouveaux termes. Les mots d'égalité, de fraternité, de liberté, qui retentissent de nos jours si sonores sur tant de lèvres, n'est-ce pas au christianisme seul qu'ils doivent leur naissance ? Car seul il a engendré les sentiments qu'ils expriment. Qui est venu révéler au monde le sens sublime que possède le mot d'*humanité* dans la langue chrétienne ? Il n'est point douteux que sans la doctrine évangélique, sans les apôtres et les martyrs qui de leur parole et de leur sang l'ont propagée sur la terre, ce mot d'*humanité* conserverait encore le sens qu'il avait constamment gardé auparavant de *politesse* et de *bonnes manières* : les manières de l'homme comme il faut du monde. C'est sous la seule fécondité des rayons de l'Evangile qu'ont pu germer et s'épanouir dans l'âme humaine, ces sentiments jusqu'alors inconnus de pitié, de bienfaisance, de miséricorde, d'abnégation, de dévouement. N'eût point lui sur notre terre abâtardie ce soleil divin, que l'homme serait encore pour l'homme, sans entrailles, sans générosité, sans compassion.

(A suivre).

G. MARTIN

curé de Fleigne.

Le tsar charpentier

(NOUVELLE)

Quant Maître Pierre se rendit au chantier pour la dernière fois, il demanda à parler au maître charpentier.

Celui-ci était un personnage aussi haut en couleur que petit de taille. Trapa, carré, ventru, un véritable pot à tabac hollandais. Il prit un air assez rébarbatif et souffla comme un phoque irrité, s'étonnant qu'un simple ouvrier se permit de le déranger.

Toutefois, la contenance de Pierre et son regard assuré disposèrent plus favorablement le supérieur.

- Que voulez-vous ? demanda-t-il.
- Un certificat.
- Vous quittez le chantier ?
- Oui.
- Où allez-vous ?
- En Moscovie.

Le maître charpentier, tout rubicond, leva les bras au ciel.

— Je parie que c'est le tsar qui veut vous embaucher ?

bien qu'il est entièrement dupe de mon déguisement. Quel beau soldat ce serait pour le général ! mais pourquoi n'est-il pas à l'armée avec les autres gars vendéens ?

Pierre l'installa avec soin près de la Rousse, et regarda un instant ses mains actives qui faisaient ruisseler le lait blanc, puis il se mit en devoir de jeter dans le râtelier le fourrage destiné aux bêtes.

— Je fais ça pour t'aider. Victorine, dit-il, comme pour s'excuser d'empiéter sur la tâche de la jeune fille.

Un peu surprise d'abord par ce tutoiement alors habituel entre jeunes gens de la campagne qui travaillent ensemble, la marquise s'empressa de répondre, en prenant l'accent lent et chantant des filles du pays :

— Merci, Pierre, ça me plaît bien, tu m'ôtes en effet de la peine.

(La suite prochainement).

— Vous avez deviné.
Depuis quelques années il m'enlève mes meilleurs ouvriers.

— Oh ! protesta modestement Pierre, vous ne me comptez pas parmi ceux-là.

— Je vous demande pardon, garçon. j'avais l'œil sur vous et je vous aurais confié un poste très prochainement.

— Je vous en remercie de tout cœur, maître.

— Réfléchissez.
— Vous croyez qu'en Russie je pourrais ne pas réussir ?

— On sait ce que l'on quitte, on ne sait pas ce que l'on retrouve, répartit sentencieusement le maître charpentier, soufflant toujours.

— Vous devez avoir raison, mais je suis un peu entêté.

— C'est un vilain défaut, garçon.
— On ne se refait pas... Il faut que je retourne dans mon pays.

- Où ça ?
- A Moscou.
- Vous êtes donc Russe ?
- Mais oui, maître.
- C'est une autre affaire... Je ne savais pas, moi.

— J'ai des raisons de croire que le tsar se montrera très bienveillant pour moi.

- Si vous travaillez consciencieusement.
- Je ne chercherai qu'à lui plaire.
- Ça, c'est bien !
- Mais s'il est mécontent de moi, il ne se cachera pas pour me le dire.
- Il paraît que c'est un homme très franc.
- On s'accorde à le reconnaître.
- C'est lui qui vous a envoyé à Saardam pour apprendre le métier ?
- C'est vrai.
- Et maintenant que vous êtes un compagnon fini, il vous enlève.
- Il en enlèvera bien d'autres.
- Là ! qu'est-ce que je disais.... Et comment ferai-je, moi, pour continuer à construire des vaisseaux ?
- Vous viendrez me rejoindre à Moscou... Je vous promets, au nom du tsar, que vous y serez largement payé et qu'il se chargera de votre avenir.... Il a bien des défauts, Pierre Alexiovitch, mais on s'entend facilement avec lui.

— Vous parlez comme si vous y étiez autorisé... Le tsar est l'empereur et vous n'êtes qu'un ouvrier... Ne vous exprimez pas aussi librement au sujet de Pierre.

L'ouvrier répondit malicieusement.
— Je croyais que, dans une République, on pouvait apprécier familièrement les potentats.

— Il faut respecter les chefs, garçon... Cela n'empêche pas les sentiments.
— Je profiterai de la leçon.

— Alors, vous voulez votre certificat ?
— Je le désire.

— Comment vous appelez-vous ?
— Pierre Mikhaïloff.

— Bien... je vais chercher le registre.

Le maître charpentier sortit.
Il revint bientôt, portant plusieurs objets : d'abord le registre du personnel, puis une bourse qui contenait le salaire dû à Pierre par la Compagnie des Indes ; enfin, un fromage, du pain et une bouteille, sans compter des pipes et du tabac.

Il posa méthodiquement le tout sur une table.

— Là, garçon, s'écria-t-il, vous me plaisez.... Je ne veux pas qu'il soit dit que vous aurez quitté les chantiers sans trinquer avec moi.

— Volontiers, répondit Pierre.
— Nous allons manger un bout de fromage... L'aimez-vous ?

— Beaucoup.
— C'est de l'Alakmaar.
— Je l'ai senti, répliqua le compagnon.
— Quant à ça, fit le maître en caressant la bouteille rebondie avec une certaine volupté, c'est du Schiedam.

— Je le vois.
Le maître charpentier, rêveur, coupa deux tranches de fromage.

— Vous ne partirez pas sans dire adieu aux amis, fit-il.

Et il remplit les verres.
Pierre s'écria avec une chaleur communicative :

— Partir sans serrer la main de mes camarades ! Je n'y consentirais jamais... Ces vaillants travailleurs m'ont procuré les émotions les plus sincères de ma vie... Au près d'eux, j'ai appris comment un homme était réellement utile à ses semblables... Je suis plus fier de ma paye de charpentier que des trésors du tsar.

— Ah ça ! mais qui êtes-vous donc ? interrogea le maître, très impressionné par l'air de noblesse qui rayonnait sur le visage du prétendu ouvrier.

— Moi, répondit celui-ci, reprenant le ton familier, je vous l'ai dit : je m'appelle Peter Mikhaïloff ou Peter Bas, à votre choix... A votre santé, maître.

Ils trinquèrent cordialement.
Puis ils allumèrent leur pipe et furent bientôt entourés d'un nuage de fumée.

— Ah ! garçon ! soupira encore le maître, vous nous auriez rendu de rudes services ici.

- Vous m'en renlrez là-bas.
- Comment, à vous !
- Au tsar, veux-je dire.
- Est-ce qu'il vous donne tout de suite une place de contremaître ?
- Bien entendu, sans cela je resterais encore à Saardam.
- Alors, moi, si je me décidais à aller à Moscou ?
- Vous y occuperiez des fonctions plus importantes qu'ici.
- Ah ! oui, mais je suis républicain.
- Vous avez un stathouder.
- Ce n'est pas un tsar... Si jamais je causais politique avec votre Pierre, je ne me ferais pas pour lui dire ses vérités, moi.

Et le contremaître lança de nouvelles nuées tabagiques.

— Figurez-vous que vous êtes devant lui.
— Vous plaisantez encore irrévérencieusement, garçon !... Il faut garder les distances... Moi, je suis maître charpentier, vous n'êtes, vous, que simple compagnon.

— Oui, mais à Moscou, je serai contre-maître et je pourrai m'entretenir avec le tsar.
— Ça doit être un homme trop fier.

— Pas plus que moi.

— Mauvais plaisant, va ! Foi de Gerritt Claesz Pool, vous pourrez vous vanter de m'avoir amusé... Mais il faut songer au travail, garçon !
— Vous avez raison.

— Le coup de l'étrier.

Le maître versa deux nouveaux verres de Schiedam, puis il prit une écriture, toujours avec des gestes calmes et parfaitement réglés.

Ce pauvre Pool maniait plus facilement le marteau ou la scie, voire même la biseau, que la plume.

Il sua à grosses gouttes pour rédiger en lettres énormes l'authentique certificat suivant :

« Je soussigné, Gerritt Claesz Pool, maître charpentier de vaisseau de la Compagnie octroyée des Indes Orientales, certifie que Pierre Migayloff (*sic*) s'est toujours comporté comme un charpentier diligent et actif. »

Ici, le maître énuméra consciencieusement les divers travaux et études faits par l'ouvrier, de-

puis les plus simples ouvrages jusqu'à l'achèvement complet du navire, et il continua :

* ... En foi de quoi, j'ai signé le témoignage de ma propre main.

* GERRITT GLAESZ POOL.

* *Maître charpentier de raiasseau de la Compagnie octroyée des Indes Orientales, à Amsterdam.* »

— Savez-vous lire ? demanda-t-il d'un ton légèrement protecteur à Pierre.

— Je commence à épeler, répondit celui-ci sans sourciller.

— Il faudra travailler dans la grammaire, garçon.

— Je n'y manquerai pas.

— Pour être chef, il faut de l'instruction... Ça m'a beaucoup servi. Avec de l'instruction, de l'ordre et de l'économie, on arrive à tout.

Et le refrain de Pool revint :

— Encore un verre ?...

— Vraiment, j'abuse de votre bonté.

— Le coup de l'étrier.

— Nous l'avons déjà pris.

— Vous croyez ?

— Ce n'était peut-être que le bouteille.

— Il en faut pour chaque jambe.

— C'est juste.

Pierre lut le certificat, il parut le faire difficilement.

Il s'écria :

— Voilà une bonne recommandation pour moi.

— Je n'en fais pas autant pour tout le monde.

— Je vous en remercie davantage.

— Comme ça, garçon, vous pourrez vous présenter à Moscou ; on ne vous reprochera pas d'avoir été renvoyé comme malpropre des chantiers de la Compagnie octroyée des Indes Orientales.

— Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous.

— Encore un verre ?...

— Non...

— Pourquoi ?

— La bouteille est vide.

— Déjà !

— Quand vous viendrez à Moscou, je vous rendrai la politesse.

— J'en accepte l'augure, répondit Pool.

Il tendit la main à Pierre qui l'étreignit avec sa vigueur habituelle.

— Vous avez une bonne poigne, garçon ! constata le maître charpentier.

Le compagnon répondit :

— Il faut cela dans mon métier.

Nos lecteurs ont compris que Maître Pierre ou Peter Bas n'était autre que le Tsar Pierre le Grand, « un des plus beaux ornements de l'espèce humaine », suivant l'expression d'Oustrialof.

Il commençait son premier voyage à travers l'Europe par un séjour en qualité de charpentier à Saardam, aujourd'hui Zaandam, où l'on voit encore la maison qu'il habitait en 1697, ce qui prouve que la page écrite par nous tient beaucoup plus de l'histoire que de la légende.

LOUIS LAUNAY.

Poignée de recettes

Nous allons donner, d'après M. le Dr Mercier qui vient de publier un excellent manuel sur la manière de préparer et l'usage de différentes solutions désinfectantes.

Solution de savon noir.

Préparation : délayer 300 grammes de savon (savon vert) dans 10 litres d'eau chaude préalablement bouillie.

Usage : Pour désinfecter le linge, faire tremper les vêtements, les meubles, les objets en métal, le siège des lieux d'aisances.

Solution de savon phéniqué.

Préparation : Dans un litre de la solution précédente chaude, verser 50 grammes d'acide phénique dit « à 100 % » ou « du commerce ».)

Usage : Comme pour la solution suivante :

Solution d'acide phénique à 5 %.

Préparation : Dans un litre d'eau chaude verser 50 grammes d'acide phénique dit « du commerce ».

Usage : Pour la désinfection des mains et des autres parties du corps qui auraient été souillées, des linges, des pièces de vêtements susceptibles d'être lavées, du cuir, des boiserries, des meubles, des parquets, des cadavres.

Solution de soude.

Préparation : Verser dans un litre d'eau chaude 60 grammes de soude du commerce cristallisée.

Cette solution possède un très remarquable pouvoir désinfectant.

Usage : Le liquide dissolvant les graisses, on l'emploiera pour désinfecter, recurer, laver les placards, les rayons, les étagères, les tables, chaises, etc. de l'office ou de la cuisine : il servira pour tremper ou pour ébouillanter le linge.

Lait de chaux.

Préparation : On éteint un kilogramme de bonne chaux vive en morceaux dans 5 litres d'eau et de la manière suivante :

On laisse tremper la chaux dans un récipient avec 3/4 litre d'eau. La chaux une fois réduite en poudre (éteinte), on ajoute, en remuant constamment le mélange, le reste de l'eau (4 1/4 litres) pour former le lait de chaux.

Ne l'employer qu'à l'état de solution fraîche. Conserver le liquide dans un vase soigneusement fermé. Agiter avant de se servir du contenu.

Usage : Pour désinfecter le produit des évacuations (selles), pour badigeonner des parois blanchies à la chaux, les boiserries et les planchers qui peuvent supporter ce traitement, les écuries, hangars, etc. ; à verser dans les lieux et fosses d'aisances. Le sol, le pavé, les rigoles, etc. qui auraient été souillés, seront arrosés de lait de chaux.

Chlorure de chaux.

S'emploie d'ordinaire à l'état sec ; susceptible d'être dissous (2 parties de chlorure pour 100 parties d'eau). La solution s'altère rapidement.

Usage : A répandre dans les fosses d'aisances, sur des évacuations liquides, dans les vespasiennes, lieux d'aisances publics, etc.

Solution de sublimé un pour mille.

Préparation : Ajouter à un litre d'eau

*) L'acide phénique dit « du commerce » est très recommandable. Le chiffre 100 o/o n'a pas rapport à la quantité de phénol contenue dans ce produit, il indique que cette quantité d'acide phénique se dissout complètement dans une solution de soude caustique. L'acide « du commerce » se dissout aussi bien que l'acide phénique pur et possède la même efficacité ; il coûte moins. L'essentiel est de secouer vivement le mélange, afin que la dissolution de l'acide s'obtienne complètement.

bouillie une pastille ou un gramme de sublimé corrosif. Les pastilles contiennent une certaine proportion de sel de cuisine, qui augmente le pouvoir désinfectant du sublimé (mercure). Elles sont colorées soit en rouge par du carmin, soit en bleu par du sulfate d'indigo.

Usage : Partout où la solution d'acide phénique est indiquée, on pourra employer la solution de sublimé, qui n'a pas l'odeur nauséabonde de la première et se prépare très rapidement, mais toujours et seulement sur la prescription et sous la surveillance du médecin. Le sublimé, même dilué, est un des poisons les plus violents que nous connaissions. Néanmoins, vu son prix moins élevé, on le préférera, où faire se peut, à l'acide phénique.

Acertissement : Tous les récipients contenant les désinfectants susmentionnés doivent être étiquetés. L'étiquette indiquera le titre de la solution. Les solutions d'acide phénique et de sublimé doivent, en plus, porter une étiquette avec le mot, lisiblement écrit et très en évidence : *Poison*.

LETTRE PATOISE

Dà lai Montaigne.

Monsieu le rédédjou di Pays di Duemonne

I espère bin que vos me viai permettre d'écrire cti cò enne lattré en patois de la Montaigne. On ié bin les lattrés en patois, main on dirait casiment que niun n'ose en écrire ; sutot dains notre patois montaignon. Stéci vos airive dà enne des pu hâtes somitais de la Montaigne des Bôs. Dains le bon véye temps lai reloldgerie n'étaï pon coigneu dains sti vlaidge, comme mitenaint. Enne fois que doues fannes que se poirmenaivint, retrovaint enne môtre ; elles ne saivint çò que c'en poyai être. Lai Justine dié en sai caimerade : « Rite tchri in pâ ai lai baire, nos vian tuai ste bête que crie aidé *tic. tic.* Aistot qu'elle eut son pâ, elle y fotai in ta cò, que lai môtre feu écriais, ai peu le résoë se dévodjé » Révisé diai lai Justine, lai voili que fait ses tripes, lai bogresse, ai peu ç'a qu'elles sont dures ! L'aire faire avai fai quéque pô di bru dains ci vlaidge, ç'a çò que fait que l'histoire que vint aipré, feu traite aivo bin pu de prudaince. Quéque temps aipré, un des haibitains de sti même vlaidge aitraipé en draivie cman nos y dian, in bousserieux qui diant les Montfacon, ou bin, enne tairpié, comme diant les Aidjolats, enfin ai n'en tcha cman, vos comprante, ç'a enne taupe en bon Français.

Ai lai poitché motrai à Maire pou voë çò que ai l'en fayai faire, le Maire dié : « I veu aisembiai mon conseil, ai peu on voiron : le conseil rassembiai décidé que pou puné ste soetche de bête, on l'enterrerait vivainte. Cman ci vlaidge mainquai d'industrie, ai profitainent de lai même séance pou décidai d'y en y introdure enne novelle ; ai trovaint que cman ci vlaidge était élevai, ai peu a même temps froid, qu'ai fayai essayie lai culture di poivre que soli porait réchadai le climat. An se boton to contant à travaillee en vognaint quéques lô de poivre dedain des maigres prais. Qu'airivé-t-é ? in po pu tai en travaillaint pai lai fin, enne nécestai prenîé un de ceux que s'étaï aidîé ai vogniè le poivre, ai se retirait voi saque ai y avai des tchaidjon, ai ne poyai pon fure pu lon : « bogre, qu'ai crial ai ses caimerades en délutaïn... c'en veu être di bon, note poivre, ai pique dje.

Un qu'ai pu oyi que vu.